

L'autre Parole

La collective des femmes chrétiennes et féministes

Les péchés capitaux revisités



NO 129, PRINTEMPS 2011

Som-mère

Liminaire <i>par Monique Dumais</i>	p. 3
Les péchés décapités <i>par Monique Dumais</i>	p. 4
Au commencement fut l'orgueil <i>par Marie Gratton</i>	p. 7
L'orgueil, contexte féministe et estime de soi <i>par Louise Melançon</i>	p. 10
Essai sur l'avarice <i>par Tsippora</i>	p. 12
De la luxure à la luxuriante jungle <i>par Fanny Garber</i>	p.17
Écrire sur l'envie <i>par Carmina Tremblay</i>	p. 20
N'a-t-on pas créé l'envie chez les femmes? <i>par Monique Dumais</i>	p. 22
La gourmandise miam ! <i>par Diane Marleau</i>	p. 23
Les vertus de la colère <i>par Léona Deschamps</i>	p. 27
La colère une émotion mal acceptée <i>par Francine Dumais</i>	p. 31
La colère une source d'information <i>par Marcelle Bélanger</i>	p. 32
Chez les théologiennes féministes <i>par Monique Dumais</i>	p. 34
De l'acédie à la paresse <i>par Marie-Josée Riendeau</i>	p. 36
À propos d'acédie et des femmes <i>par Monique Hamelin</i>	p. 38
Sortir du paradoxe de la paresse <i>par Marie-Andrée Roy</i>	p. 41
Elles nous ont quittées :	
Louise Roy <i>par Marie-Andrée Roy et Monique Hamelin</i>	p. 43
Solanges Labissière <i>par Christine Lemaire et Mélangy Bisson</i>	p. 44
Billet : L'autre Parole, une force capitale <i>par Monique Dumais</i>	p. 45
Saviez-vous que <i>par Marie-Josée Riendeau</i>	p. 46

PHOTO DE LA PAGE COUVERTURE: Gisèle Fortin
INTÉRIEUR: Jérôme Bosch, Les sept péchés capitaux (vers 1450) — Détails

NDLR: La collective L'autre Parole rassemble plusieurs petits groupes de femmes essaimés aux quatre coins du Québec. Le nom de ces groupes sera mentionné à côté de celui de l'auteure lorsqu'elle est membre d'un groupe.

Liminaire

Les péchés capitaux! Qu'avons-nous à en découdre en 2011? Et pourtant le Musée de la Civilisation de Québec a tenu une exposition sur le sujet en 2010. Des conteurs québécois ont préparé une histoire pour chacun des péchés capitaux en se servant des objets de la collection permanente du Musée. L'anthropologue Serge Bouchard considère que dans notre monde actuel, « la machine du Diable s'est emballée, le gros moulin tourne à plein régime. Et les sept péchés capitaux ne se sont jamais aussi bien portés, depuis que nous les avons rangés dans l'armoire aux oublis en croyant dur comme fer que ces mots sont des mots du passé. » (Préface dans le cahier de l'exposition)

Cet événement muséal nous a incitées à chercher si les péchés capitaux ont quelque résonance dans notre vie de femmes. Nous les avons revisités. Ont-ils un effet différent dans la vie des femmes et celle des hommes? L'appel lancé à chacun des groupes de la collective L'autre Parole invitait à choisir un péché et à donner des réactions à ce qui était considéré comme peccamineux. Est-ce vraiment une réalité dans notre vie de femme? Les réponses sont audacieuses et affichent des mesures

diverses à intensité variable. L'orgueil, l'avarice, la luxure, l'envie, la gourmandise, la colère, la paresse marquent des rendez-vous étonnants dans nos expériences de femmes, souvent de façon inversée à celles des hommes, en ce qu'ils seraient presque devenus pour nous des vertus cardinales. En effet, les femmes ne doivent-elles pas reconnaître leurs capacités (un orgueil bonifié), savoir accueillir ce qui est bon dans la vie (hourra pour la gourmandise, la luxure, l'avarice), ne pas craindre l'envie ni la colère en vue d'affirmer leurs droits, profiter des bons moments de la vie en appréciant la paresse. C'est pourquoi nous avons osé parler de péchés revisités, car ils ont perdu leur tête de malice et trouvé des postures bénéfiques. À vous d'en juger dans la lecture des textes qui suivent, sans oublier le billet, ainsi que le mémorable « Saviez-vous que » préparé si minutieusement par Marie-Josée Riendeau. Nous nous rappelons aussi de Louise Roy et Solanges Labissière qui nous ont quittées.

*Monique Dumais
Pour le comité de rédaction*

LES PÉCHÉS DÉCAPITÉS

Monique Dumais, *Houlida*

Parlons de ces péchés capitaux. Le mot « capital » vient de *caput, tête*. *C'est ainsi que* les péchés capitaux sont considérés comme les plus importants, ceux qui sont à la base de toute conduite mauvaise.

Historique

Le premier à reconnaître un certain nombre de ce qu'il appelait des *passions* fut Évagre le Pontique, moine mort dans le désert égyptien en 399, qui s'est inspiré de listes moins formalisées d'Origène : Évagre identifia huit passions ou pensées mauvaises (*logismoi* en grec) et estimait que tous les comportements impropres trouvaient leur origine dans une ou plusieurs de celles-ci :

Gula (gourmandise, glotonnerie)

Fornicatio (luxure)

Avaritia (avidité, cupidité)

Tristitia (tristesse)

Ira (colère)

Acedia / acédie (Paresse)

Vanagloria (vanité, gloire)

Superbia (orgueil)

Cette liste a été revue par Jean Cassien au V^e siècle, puis par le pape Grégoire le Grand (vers 590), avant d'être définitivement fixée au IV^e concile de Latran en 1215 et par Thomas d'Aquin au XIII^e siècle.

Nombre et définitions

Il y a 7 péchés capitaux : l'orgueil, l'avarice, la luxure, l'envie, la gourmandise, la colère et la paresse. Ils sont décrits dans le Petit Catéchisme de Québec, comme un dérèglement ou un excès de quelque chose. Il vaut la peine de se rappeler leur définition : c'est toujours une question qui entraîne une réponse.

59. Qu'est-ce que l'orgueil?

L'orgueil est une estime déréglée de soi-même, qui fait qu'on se préfère aux autres et qu'on veut s'élever au-dessus d'eux.

60. Qu'est-ce que l'avarice?

L'avarice est un attachement désordonné aux biens de la terre, et principalement à l'argent.

61. Qu'est-ce que l'impureté? (ou la luxure)

L'impureté est une affection déréglée pour les plaisirs de la chair.

62. Qu'est-ce que l'envie?

L'envie est une tristesse que l'on ressent

à la vue du bien du prochain ou une joie coupable du mal qui lui arrive.

63. Qu'est-ce que la gourmandise?

La gourmandise est un amour dérégulé du boire et du manger.

64. Quelle est la gourmandise la plus dangereuse?

La gourmandise la plus dangereuse est l'ivrognerie, qui fait perdre la raison, rend l'homme semblable la bête, et souvent le fait mourir.

67. Qu'est-ce que la colère?

La colère est un mouvement dérégulé de notre âme, qui nous porte à nous venger, ou à repousser avec violence ce qui nous déplaît.

68. Qu'est-ce que la paresse?

La paresse est un amour dérégulé du repos, qui fait qu'on néglige ses devoirs d'état et de religion, plutôt que de se faire violence.

Ces définitions campent clairement le registre des fautes; mais comment nous situons-nous comme femmes dans cet inventaire de péchés?

Les péchés capitaux, des péchés genrés

Arrêtons-nous à y penser juste un peu. Est-ce que ces péchés sont vécus de la même façon par les hommes et les femmes? Il m'apparaît qu'il y a un écart entre les deux genres dans les types de

fautes, un écart plus visible pour certaines fautes.

Le péché d'orgueil, est-ce un péché de femmes? L'orgueil, la recherche du pouvoir, la domination, ce sont surtout les hommes qui s'y livrent avec empressement. La fierté, l'ambition, l'affirmation de soi, l'estime de soi, ce sont des qualités à cultiver pour les femmes. La faiblesse, la dévalorisation de soi, la créativité cachée sont des péchés de femmes qui sapent leur croissance personnelle et leur contribution significative à la société.

La paresse, est-ce un péché fréquent chez les femmes? Les femmes sont souvent accaparées dès leur enfance pour l'entretien de la maison et l'alimentation quotidienne. Un film documentaire de l'Office national du Canada, *Des marelles et des petites filles*, réalisé en 1999 par Marquise Lepage, montre les activités des petites filles dans six pays : la Thaïlande, l'Inde, le Pérou, Haïti, le Yémen, le Burkina Faso. Deux tiers d'entre elles ne peuvent pas aller à l'école, courent à la recherche des moindres fagots de bois, de l'eau tout en s'occupant de leurs plus jeunes frères et sœurs.

L'avarice, on pourrait dire aujourd'hui la fraude, le détournement d'argent, est davantage le fait des hommes que celui des femmes. « L'avarice de BP a causé la catastrophe » titre *Le Devoir* du 6 janvier 2011, p. A 4. Les femmes doi-

vent avant tout se battre pour sauver des sous pour la vie de chaque jour pour leurs enfants et pour elles-mêmes. Ivone Gebara montre comment le féminin est en mal d'avoir:

« Ce sont les femmes qui souffrent de façon particulière quand il n'y a pas de quoi manger et boire pour les enfants. Ce sont les femmes aussi qui sont accusées de ne pas nourrir convenablement leur famille. Et c'est encore d'elles qu'on attend les initiatives pour chercher la nourriture et la boisson quand elles manquent. La vie des femmes semble être liée à cet aspect premier ou primaire du maintien de la vie. Par conséquent, le mal d'avoir ou le manque de l'essentiel pour vivre les atteint de façon particulière.»¹

Et nous pouvons poursuivre de la même manière notre analyse pour chacun des autres péchés capitaux.

La définition des péchés capitaux sort de la tête des hommes, reflétant leurs passions. Nous savons que la pensée a été retenue et élaborée pendant des siècles par les hommes; les femmes contraintes au travail domestique ont eu peu de possibilités de se livrer aux actes de la réflexion. Virginia Woolf

se plaignait dans *Les trois guinées* que dans la société anglaise l'éducation était réservée aux hommes, eux, ils étaient éduqués, pas les femmes. L'accès au savoir pour les femmes a été et demeure encore toute une saga dans les différents pays et cultures.

Il m'apparaît que les péchés capitaux tels qu'ils sont définis ressortent davantage du domaine patriarcal. Les femmes ne sont pas sans péchés, mais ils sont différents. Ils se situeraient à l'opposé de ce qui est proposé dans les catéchismes : une fausse humilité, un activisme débordant, un manque d'estime de soi, un économisme outrancier, une pudeur excessive, un refrènement de ses émotions, etc. C'est ainsi que je propose des péchés capitaux décapités car, du côté des femmes, ils ont perdu leur tête traditionnellement établie. Ils sont à rechercher ailleurs. C'est ainsi que les femmes ont quelque chose à dire pour l'avancement du monde, pour la reconnaissance de l'égalité des hommes et des femmes. Il est dépassé le temps où les femmes étaient pointées comme les premières coupables selon la mythologie de la *Genèse*. Tous les humains souffrent de leurs limites, d'une faille originelle dans leur expérience de vie.

1. Yvone Gebara, *Le mal au féminin. Réflexions théologiques à partir du féminisme*, Paris / Montréal, L'Harmattan, 1999, p. 41.

AU COMMENCEMENT FUT L'ORGUEIL...

Marie Gratton, *L'autre Parole*

C'est par la récitation de l'« Acte d'humilité » que l'orgueil est entré dans ma vie. J'avais huit ans, je n'avais jamais quitté la chaleur du foyer, et voilà que les circonstances avaient forcé ma mère à m'inscrire dans un pensionnat. Une religieuse, soucieuse de voir toutes ses élèves éviter le mal et pratiquer la vertu, nous avait de toute urgence enseigné l'« Acte d'humilité ». *Mon Dieu, je ne suis que cendre et poussière, réprimez les mouvements d'orgueil qui s'élèvent dans mon âme, et apprenez-moi à me mépriser moi-même, vous qui résistez aux superbes, et qui donnez votre grâce aux humbles.*

Je connaissais déjà la vanité, eh oui!, mais pas l'orgueil, je le jure! La récitation quotidienne de ce fameux « Acte », nous a été recommandée, année après année, comme un antidote à nos penchants mauvais, et nous avons été invitées avec conviction par toutes nos éducatrices à prendre une dose de rappel avant chaque examen. Étonnant, mais vrai. Inciter des enfants à demander le mépris d'elles-mêmes supposait un manque total de psychologie infantile. Sans doute, par un miracle de la grâce, cela n'a pas causé grand dommage dans l'esprit de la fillette timide, mais rieuse et décidée, que j'étais. Je m'estimais très chanceuse de ne pas sentir de pervers mouvements d'orgueil s'élever dans mon âme. C'est bien plus tard que j'ai compris à quoi l'orgueil ressemblait, et quels ravages il faisait quand il s'érigait en sys-

tème.

J'ai pris conscience, au bout d'un certain temps, que l'« Acte », que je répétais avec une inquiétante régularité, n'en était pas un d'humilité, mais d'humiliation. La révélation m'en est venue en un éclair au moment où je le récitais avant un examen de mathématiques. C'était une épreuve que j'abordais avec la hantise de décrocher une mauvaise note, et donc avec une infinie humilité. Pourquoi fallait-il m'humilier devant Dieu pour espérer réussir? C'est de confiance en moi-même dont j'avais besoin, en forte dose. Mais une fois cela compris, il restait à régler l'histoire de notre mère Ève, l'orgueilleuse, celle qui voulait savoir!

Le troisième chapitre de la *Genèse* nous rapporte le mythe de la tentation

et de la chute de nos premiers parents. Rappelez-vous de ce que le serpent a prétendument soufflé à l'oreille d'Ève pour la décider à croquer dans le fruit défendu : « Si vous en mangez, vous deviendrez comme des dieux, connaissant le bien et le mal ». Adam avait-il entendu lui aussi cette alléchante promesse? Le texte ne le dit pas, mais il ne se fit pas prier pour mordre dans le fruit qu'Ève lui tendait. Le sort en était jeté. Gare à eux, gare à nous! Ève, je vous le signale, avait, pour sa part, résisté un peu, en rappelant à son tentateur la défense divine de toucher aux fruits de l'arbre planté au milieu du jardin. Un détail intéressant sur lequel on insiste peu.

Vouloir être comme Dieu, voilà la faute « originelle ». Au commencement était l'orgueil. Le mythe nous enseigne qu'il est non seulement la première faute commise, mais la source de toutes les autres. Nous connaissons la chanson. En voici le premier couplet. Avec la connaissance vient le pouvoir. Dans notre tradition, les clercs sont ceux qui savent. Ils savent qui est Dieu, quelles sont ses volontés. Et ce, jusque dans les plus menus détails. Ils nous en entretiennent d'ailleurs à tout propos. Et cette science, et ce pouvoir, ils les tiennent de Dieu. Branchés directement sur l'Esprit, comment pouvons-nous

mettre en doute l'idée que non seulement leurs connaissances, mais aussi leur pouvoir viennent de Dieu? D'autres traditions religieuses s'appuient sur d'autres mythes, pour assurer leur domination sur les esprits et sur les coeurs.

Vous allez voir, la chanson a un autre couplet. En effet, l'auteur de la *Genèse* n'est pas qu'un fin connaisseur de la nature humaine, il est aussi un homme de sa culture et de son temps. L'univers patriarcal auquel il appartient cisèle la composition des mythes aussi sûrement qu'elle construit les modèles et les rapports sociaux. Yahvé, toujours selon le récit biblique, avait eu beau créer Ève comme le vis-à-vis d'Adam, comme son égale, le patriarcat marchait d'un autre pas! Il était donc tout « naturel » qu'Ève, dans sa faiblesse présumée, fût la première à succomber à la tentation, celle de savoir, la plus dangereuse de toutes. Le désir de connaître et le pouvoir qui en découle, quand les femmes y aspirent, ne peuvent être inspirés que par l'orgueil. Il faut donc que le patriarcat en dénie l'accès aux femmes pour les siècles des siècles. C'est le second couplet, décliné à travers le monde avec mille variantes, et à l'origine de tant de nos maux, à nous les femmes. L'orgueil des clercs, c'est-à-dire de tous ceux qui se disent éclairés,

détenteurs de la science sacrée, et du pouvoir qui y est attaché, puisqu'il est prétendument issu de Dieu et sanctionné par lui, est le plus dangereux de tous, parce qu'il joue sur la corde la plus sensible du cœur humain : le besoin de salut. Et ce n'est pas l'orgueil qui la fait vibrer, mais au contraire un sens aigu de son indignité, entretenu avec tant de soin, pendant tant de siècles, par une pastorale de la peur et de l'humiliation. Nous venons de voir les deux couplets de la chanson, en voici le refrain : « Nous savons, vous n'êtes que de simples fidèles, et pire encore, vous êtes, vous femmes, filles d'Ève... »

Bien sûr, l'orgueil n'épargne pas les femmes. Elles y succombent, par man-

que d'humilité, évidemment! Mais qu'est-ce donc que l'humilité? Thérèse de Lisieux la définissait ainsi : « L'humilité, c'est la vérité ». Elle qu'on mettait en garde contre l'orgueil, parce qu'elle aspirait à être une « grande sainte », et qu'on humiliait volontiers, avait compris cela. L'humiliation n'entraîne pas l'humilité. Elle appelle au contraire au rétablissement de la vérité de l'être, pour l'empêcher de sombrer dans le dénigrement de soi-même. Le féminisme est né de là, mais il n'a jamais fait de l'orgueil un système de gouvernement. Sur les humiliées et humiliés de notre monde, l'Esprit souffle un vent de dignité.



ORGUEIL : CONTEXTE FÉMINISTE ET ESTIME DE SOI

Louise Melançon, *L'autre Parole*

L'orgueil réfère à un excès d'estime de soi qui amène une personne à se mettre au-dessus des autres et à vouloir dominer. Mais on peut interpréter l'orgueil de manière positive quand on parle de fierté; alors, il s'agit de l'affirmation de sa dignité, dans un contexte où elle est bafouée ou menacée.

Le mouvement féministe, dès ses débuts, du moins en contexte nord-américain¹, a fait l'analyse du patriarcat et de ses effets sur les femmes, en termes de domination et aliénation. Par le fait même, la conscience féministe donnait lieu à une ré-interprétation de ce qu'on a appelé traditionnellement l'orgueil.

Mon expérience de l'orgueil est devenue consciente à certains moments de mon adolescence, dans le contexte scolaire en particulier, quand je me permettais d'avoir l'esprit critique : cela était vu comme une « tête-forte », un acte de rébellion par rapport à l'autorité de nos « maîtresses ». De manière générale, je ne cherchais pas à provoquer; cependant, je n'en pensais pas moins intérieurement... Aussi plus tard quand j'ai dé-

couvert les premières théoriciennes féministes, Daly, Ruether, qui analysaient l'aliénation des femmes et leur manière d'en sortir, j'ai répondu allègrement à cette démarche de libération. Mary Daly² disait que le péché originel de la religion patriarcale est d'avoir fait des femmes les boucs émissaires du péché dans le monde; et celui des femmes, d'avoir « intériorisé » ce blâme. Pour Daly, il manque un péché parmi les « péchés capitaux », et c'est la tromperie dont ont fait preuve nos « pères ». Aussi avions-nous, nous « filles », à exorciser ces erreurs/mensonges que nous avons intériorisés et qui s'accompagnaient de sentiments de culpabilité, d'infériorité, de mépris de soi.

Rosemary Ruether³, pour sa part, avance que « si la chute consiste dans l'aliénation entre l'humain et Dieu qui

1. Je réfère particulièrement, dans le domaine religieux ou théologique, à l'oeuvre de Mary Daly et Rosemary Ruether, ces deux pionnières de la théologie féministe de la libération.

2. *Beyond God the Father*, Boston, Beacon Press, 1973: ch. 2; *Gyn/ecology*, Boston, Beacon Press, 1978, p.30-31.

3. *From Machismo to Mutuality*, New York, Paulist Press 1976, ch.7. Il s'agit de ma traduction.

prend forme sociale dans les relations aliénées et oppressives entre les personnes, le sexisme doit alors être vu comme le modèle originel et primordial pour analyser la chute » (p.103). Pour sortir des relations de pouvoir entre les hommes et les femmes, il était donc essentiel de travailler à briser les images de nous-mêmes que nous avons intériorisées, comme faibles, mineures, dépendantes, obéissantes, soumises, réduites au corps et à l'affectivité et non compétentes pour l'intellectualité... En remettant en cause cette manière qu'ont eue les hommes de projeter sur l'autre, les autres, en l'occurrence les femmes quand il s'agit du sexisme, nous nous engageons dans un processus de conversion, pour sortir de l'aliénation, de l'exploitation. C'est ainsi que réclamer des relations de mutualité avec les hommes relevait du sens de notre dignité, et donc de notre fierté, non de l'orgueil.

L'avancement des connaissances en psychologie humaine nous a aussi permis de mieux comprendre ce qu'est l'orgueil. La psychologie humaniste, avec Rogers, Rollo May, Maslow, a prôné l'importance de l'estime de soi pour le développement de la personne. Dans ce contexte, l'orgueil n'est pas synonyme d'estime de soi mais réfère plutôt à une hypertrophie du sujet qui se met au-dessus des autres pour s'affir-

mer : ce qu'humainement on appellerait de l'arrogance. Et la personne qui a une vision négative d'elle-même, ou une faible estime de soi, n'est pas par le fait même « humble » : certains identifieraient cette personne comme névrosée... Les théoriciennes féministes qui ont promu le travail d'exorcisme d'images négatives de soi chez les femmes, dans le patriarcat, allaient en somme dans le même sens : les femmes devaient refaire leur estime d'elles-mêmes, prendre en mains leur développement personnel. Cela n'a rien à voir avec l'orgueil.

Si on parle d'orgueil, c'est dans le contexte religieux. On est orgueilleux si on ne place pas Dieu au centre de soi, comme la source de son être. Mais pour interpréter l'orgueil dans le contexte de nos connaissances d'aujourd'hui, il est essentiel de distinguer entre estime de soi, sur le plan psychologique, et une compréhension « ontologique » de la « dépendance » ou « soumission » à Dieu. À partir de là, on peut dire que toute personne, que ce soit en étant arrogante ou en ayant une vision méprisante d'elle-même, peut vivre de l'orgueil, en n'étant pas dans la vérité de son être, ce qui est l'humilité.

ESSAI SUR L'AVARICE

Groupe Tsippora¹

Notre groupe de L'autre Parole a choisi l'avarice pour en faire son sujet d'approfondissement. Ce qui nous a motivées entre autres était le lien qui existe dans notre société entre d'une part l'avarice et la pauvreté de l'autre. Dans le fond, c'est toute la question de la redistribution de la richesse qui nous interpelle. Un autre élément attirait aussi notre attention, le fait que nous avons l'impression que l'avarice était vraiment un péché d'hommes... nous, les femmes nous en étions loin, car il y a très peu de temps que nous avons accès à l'argent sans intermédiaire... Alors, mettons-nous à la tâche et vérifions tout cela.

Il est bon de se rappeler que les sept péchés capitaux ont été énoncés par Thomas d'Aquin au XIII^e siècle; il réunit sous cette dénomination l'ensemble de tous les péchés possibles. Ils sont capitaux en ce sens que d'eux découlent les autres. L'histoire des péchés capitaux au Moyen Âge est d'abord l'histoire d'une formidable réussite : celle d'un système qui prétend expliquer de manière ordonnée le mal et qui nourrit l'ensemble du monde médiéval. Car le discours sur le vice touche nécessairement des thèmes centraux : le corps, l'âme, les femmes, l'argent, la structure sociale. En somme, pour le Docteur angélique (surnom de Thomas d'Aquin), les péchés capitaux constituent un excellent schéma pour analyser le monde.

Le septénaire de Grégoire le Grand, composé vers la fin du VI^e siècle, n'invente pas le système des péchés capitaux, mais lui donne sa configuration classique (orgueil, avarice, luxure, envie, gourmandise, colère et paresse). Il vise d'abord les moines pour lesquels les vices sont les obstacles à surmonter sur le chemin de la perfection. Il connaît pourtant dans le monde laïc une incroyable fortune à laquelle contribuent puissamment la profusion et la richesse des métaphores. Le renouveau de la pratique de la confession aboutit en 1215, lors du IV^e concile de Latran, à l'obligation de se confesser une fois par an et exige désormais des fidèles une meilleure connaissance du péché. La prédication va, elle aussi, s'appuyer sur les péchés capitaux, dont les représentations

1. Les membres du groupe Tsippora sont : Marie-Josée Baril, Guylaine Lachance, Huguette Laroche, Laura Laroche, Claire Lavoie et Viviane Villeneuve.

entrent dans les églises à travers les fresques et les sculptures.

Pour ce qui est de l'avarice en particulier, elle est définie dans le dictionnaire comme la tendance à aimer l'argent pour l'argent et à l'accumuler. Selon le site Wikipédia, l'avarice est vue comme « un état d'esprit qui consiste à ne pas vouloir se séparer de ses biens et richesses. L'avarice est l'un des sept péchés capitaux définis par le catholicisme à partir des interprétations d'écrits de saint Augustin sur la généalogie du péché. Elle peut se traduire par une thésaurisation complète d'argent, sans aucune volonté de le dépenser un jour. À l'extrême limite, l'avare se prive de tout pour ne manquer de rien. »

Donc nous pouvons voir que l'argent peut entraîner l'avarice. La *Bible* ne parle pas comme tel de l'avarice, mais surtout de l'argent. Voici des extraits d'un article de Pierre Debergé, dans *Esprit et Vie* (septembre 2010), revue catholique de formation permanente, qui nous présente la vision du *Premier Testament*: Cependant, il faut noter que :

« Dès les premières pages de la Bible, les richesses matérielles apparaissent sous un angle positif. De l'avis de tous, elles contribuent au bonheur de l'humanité. Elles sont un signe de la bonté de

Dieu qui veut que les hommes soient heureux. Elles sont même une caractéristique des amis de Dieu. Rien d'étonnant donc qu'Israël aime décrire ses ancêtres comme des hommes comblés de richesses. Le livre de la Genèse en fait même le refrain de l'histoire des Patriarches qui vécurent au XVIII^e siècle avant Jésus-Christ : « Abraham était très riche en troupeaux, en argent et en or. » ; « Jacob s'enrichit énormément et il eut du bétail en quantité, des servantes et des serviteurs, des chameaux et des ânes. (...) »

Qu'il s'agisse d'Amos, de Michée ou d'Isaïe, tous dénoncent donc les pratiques de ceux et celles qui s'enrichissent au détriment des pauvres. De telles actions conduisent à une inégale répartition des biens et à la rupture de la solidarité sociale. Elles dénaturent la réalité du Peuple de Dieu dans sa vocation à l'unité et à la communion fraternelle. Elles n'ont pas d'autre source que l'appât des richesses qui se substitue à la foi en Dieu et à l'observance de ses commandements. Parce qu'ils courent après l'acquisition et la possession de richesses de plus en plus grandes, les responsables de Samarie et de Jérusalem oublient leurs devoirs envers Dieu et leurs prochains. À eux donc de se convertir! Et s'ils pensaient s'attirer les faveurs de

Dieu en multipliant leurs prières et leurs pèlerinages, qu'ils se rappellent que Dieu méprise le culte qui ne s'accompagne pas du respect du droit et de la justice. »

Le Second Testament nous parle aussi de l'argent et voici des extraits d'un texte de Jacques Blocher, intitulé «Le chrétien et l'argent», de la revue de réflexion biblique, *Promesses*, no 170, oct.-déc. 2009.

« [...] au temps de Jésus, la société a évolué, et la Paix Romaine assure la sécurité du commerce. De grosses fortunes ont pu se constituer, le niveau de vie s'est considérablement élevé, et l'écart entre les pauvres et les riches s'est élargi. À côté des gens très riches, une masse de pauvres souffre dans la misère.

Jésus est particulièrement sévère pour les riches. Dès sa naissance, il est du côté des pauvres. Sa mère, Marie, annonce que Dieu va « renvoyer les riches à vide. » (Lc 1, 53) Il ne choisit pas de naître dans un palais, mais comme un pauvre parmi les plus démunis. »

La culture populaire nous parle également de l'avarice. Dans notre recherche nous avons découvert plusieurs personnages, en majorité des hommes, qui ont incarné l'avarice. Le plus près de nous,

Séraphin Poudrier dans *Un homme et son péché* de Claude-Henri Grignon. Nous avons eu, étant jeunes, l'image de cet homme qui vivait et faisait vivre sa femme dans l'extrême pauvreté et qui allait adorer son or en cachette dans son grenier. D'ailleurs, n'est-il pas vrai que dans le Québec des années 1950 le rapport à l'argent pour les catholiques français n'est pas très positif? Pour nous, l'argent était sale, les prêtres nous l'avaient dit en chaire par des sermons percutants et le Petit catéchisme de la province de Québec nous disait que : « L'avarice est un attachement désordonné aux biens de la terre, principalement à l'argent. » Donc, attention pour ne pas pécher! À cette période, ce sont surtout les protestants anglophones, pour qui les péchés capitaux (dont l'avarice) n'existaient pas, qui assuraient le développement industriel et commercial. Nous, les petits Québécois catholiques, nous étions l'huile de bras qui faisait marcher leur business.

En y réfléchissant bien, l'avarice se situe dans une réelle problématique « masculine », contrairement à d'autres péchés comme la jalousie qui a davantage une connotation féminine. Dans les sociétés patriarcales, les femmes n'avaient ni pouvoir, ni savoir, ni avoir. Elles n'avaient pas de bien ou si peu, elles n'avaient pas de propriété, sauf les

femmes célibataires. Elles ne pouvaient rien faire seules. Il leur fallait toujours un mari, un père ou un frère pour signer pour elles dans les banques. Elles étaient souvent accusées par leur mari d'être dépensières. Comment être avaricieuse quand tu n'as rien, ne possède rien, quand tu n'es rien?

En plus, nous avons l'impression que de par sa nature profonde de mettre les enfants au monde, les femmes sont plus dans une dynamique de don que de fermeture. Ce sont elles qui portent les enfants, elles prêtent leur corps à cette nouvelle vie. Ce sont elles qui nourrissent l'enfant en lui donnant le sein, elles lui donnent de ce qu'elles reçoivent. Ce sont elles qui s'occupent du petit tant qu'il n'est pas autonome, elles en prennent soin quand il est malade pendant que l'homme va au travail à l'extérieur de la maison. Cependant, nous observons des changements dans la société actuelle où les mères et les pères participent d'une façon plus égalitaire.

Nous retrouvons encore plusieurs femmes qui donnent de leur temps dans divers lieux, comme bénévoles. Elles font vivre plusieurs organismes humanitaires et religieux (comptoir vestimentaire, soupe populaire, services de catéchèse dans les paroisses, etc.). Les personnes aidantes naturelles sont en majorité des

femmes. Elles travaillent dans l'ombre et elles sont de nature à se poser plus de questions sur l'être que sur l'avoir.

Les femmes sont aussi celles qui sont davantage victimes du système économique dans lequel nous vivons et qui est basé sur l'accumulation de biens par les plus riches. Que nous pensions aux femmes monoparentales, aux femmes âgées, aux femmes victimes du trafic humain, toutes ces femmes vivent dans la pauvreté et souffrent de voir leurs enfants qui ont faim, qui ont froid et qui n'ont pas de toit pour dormir. Il est certain que toutes les personnes riches ne sont pas avares, mais lorsque les statistiques nous disent que les riches sont de plus en plus riches et les pauvres de plus en plus pauvres nous pouvons croire que les femmes sont le plus souvent des victimes de l'avarice.

Il est certain qu'aujourd'hui, il est bien vu d'avoir beaucoup d'argent et de vivre dans le luxe. Cela démontre que la personne a du talent: « plus tu en as, plus tu es quelqu'un! » Dans ce contexte, il est difficile d'identifier l'avarice comme un péché ou comme un mécanisme engendrant la misère, mais bien comme un symbole de savoir-faire, de savoir gérer. Voici, d'ailleurs, quelques expressions bien à la mode :

« Charité bien ordonnée commence par soi-même. »

« Tu mérites ce qu'il y a de mieux. »

« Gâtes-toi, profite-en. »

« Si l'autre a besoin qu'il s'arrange tout seul, qu'il fasse comme moi. »

« On n'est jamais si bien servi que par soi-même. »

Pourtant, nous ne sommes pas naïves et nous savons aussi que les femmes ne sont pas à l'abri de l'avarice. Dans notre société, nous n'échappons pas au modèle en place qui enrichit certaines personnes, leur permettant d'accumuler des biens d'une façon démesurée tout en créant un déséquilibre dans notre monde.

Certaines femmes, qui se retrouvent dans des fonctions de gouvernance publique, développent des stéréotypes

masculins et favorisent à leur tour les riches au lieu des pauvres. Nous savons aussi que tout est dans la relation personnelle que chaque personne développe avec l'argent avec les biens. Dieu ou Mammon voilà la question?

Pour terminer cette réflexion en poésie, nous vous proposons un extrait de La Fontaine :

« La cigale ayant chanté tout l'été, alla crier famine chez la fourmi sa voisine, la priant de lui prêter quelques grains pour subsister. La fourmi n'est pas prêteuse, c'est là son moindre défaut. »

Devant ces deux péchés capitaux, l'avarice et la paresse, lequel a le beau rôle? Nous sommes certaines que la majorité de nos contemporaines trouvent que la fourmi gère mieux ses biens que la cigale... et vous, après la lecture de notre réflexion, qu'en pensez-vous?

DE LA LUXURE À LA LUXURIANTE JUNGLE

Fanny Garber, *Bonne Nouv'ailes*

Le groupe Bonne Nouv'ailes de L'autre Parole a exploré le sujet de la luxure à travers des « brassages d'idées », et l'article qui suit est une remise en ordre de nos cogitations. Nous avons donc exploré la signification de la luxure et, bien entendu, nous avons commencé par la tradition catholique et particulièrement aquinoise.

La luxure est un désir désordonné du plaisir vénérien et se heurte à la tempérance qui est un rapport juste du désir du plaisir. Elle enfreint donc l'ordre, l'ordre de la raison contre lequel Thomas d'Aquin cite la masturbation et la position contre-nature, comme la bestialité; et l'ordre relationnel incluant le rapt qui lèse le père, l'adultère qui lèse le mari, ou encore le viol de la jeune fille et la prostitution.

Aujourd'hui, le Magistère romain de l'Église catholique contrôle la relation sexuelle par le biais de l'indissolubilité du mariage, c'est un sacrement, et elle contrôle la procréation, donc le corps des femmes, par l'interdiction de la contraception et de l'avortement.

Entre ces contrôles étouffant la vie des femmes et le phallocentrisme qui, en général, nie par principe la jouissance des femmes, nous suggérons de définir

le péché de luxure comme tout ce qui empêche la jouissance des femmes, et plus particulièrement ici, la sexualité, même si le mot sexualité est jeune, environ 150 ans. De la luxure au luxe au caractère luxuriant, les mots conviennent bien à une telle interprétation. Pour nous convaincre, nous pouvons visiter l'histoire des mots¹. « D'abandon déréglé aux plaisirs sexuels » nous découvrons vite dérivés et applications diverses qui nous amènent à l'exubérance et à la surabondance, à l'idée de « faste, somptuosité », à ces espaces « où la végétation pousse en abondance ». La vie en abondance et en surabondance, voilà bien la promesse de Dieu!

Pour nous permettre d'explorer cette richesse promise, nous nous sommes inspirées du document publié par l'Église Unie du Canada, *Don, Dilemme et Promesse, Réflexions sur la sexuali-*

1. Alain Rey, dir., *Dictionnaire historique de la langue française*, Tome 2, Le Petit Robert, Paris, réimpression mise à jour 2006, p.2072.

*té humaine*². Ainsi l'être humain exprime sa sexualité de différentes manières. L'hétérosexualité reste l'expression la mieux acceptée parce qu'elle est sans aucun doute la plus répandue et aussi parce qu'elle peut conduire à la reproduction et donc servir à la survie de l'espèce. Cependant elle est une couleur parmi d'autres, composant la palette et le tableau s'appauvrirait si nous ne considérerions pas l'homosexualité, la bisexualité ou l'autoérotisme, comme autant de façon de se découvrir par son corps et de découvrir l'autre dans un corps à corps, mais aussi dans la construction de ses propres fantasmes et la participation des fantasmes de l'autre. Que l'expérience sexuelle soit une recherche du plaisir pour le plaisir ou qu'elle soit le ciment d'un engagement plus profond ou l'espérance d'une naissance, elle est la source d'une libération d'énergie et l'ouverture des sens. À travers cette expérience sensuelle et cette expérience sensorielle, nous appréhendons un monde nouveau par nos yeux qui découvrent une lumière, notre peau qui devient yeux, notre nez qui hume des odeurs exotiques, notre langue qui vagabonde.

Relation avec soi, relation avec autrui, relation avec le monde sont autant de participation à la Création de Dieu. Or il existe aussi une autre expérience de la sexualité qui devient de moins en moins reconnue dans notre société empreinte d'hypersexualisation : l'abstinence. En effet, choisir librement l'abstinence n'est-ce pas exprimer sa sexualité?

Limite à la jouissance

Nous avons jusqu'ici relié la jouissance, le plaisir de la chair, à la vie surabondante que Dieu nous donne. Plus encore, l'expression de la sexualité nous met en relation avec soi, avec autrui, mais aussi avec la Création de Dieu d'une façon particulière, mais non pas unique. Le péché de luxure est bien le détournement de cette participation à la Création de Dieu. Beaucoup d'entre nous, et avec raison, poserons la question des limites à cette jouissance, car sans elles ne tomberions-nous pas dans la banalisation de la sexualité? De plus, la sexualité implique le dévoilement d'une profonde intimité jusqu'à la vulnérabilité et donc, à l'abus de l'autre pour son propre plaisir. Soyons conscientes que nos actes ne sont pas toujours exempts de péché, mais la majo-

2. *Don, Dilemme et Promesse, Réflexions sur la sexualité humaine*, Édition 1999, COPERMIFF, traduction de *Gift, Dilemma and Promise*. Ce document est la synthèse des consultations sur la sexualité, le mariage et la famille à partir des documents *À l'image de Dieu... homme et femme* (publié en octobre 1981), *Foi et Sexualité* (publié en 1981) et *La permanence du mariage chrétien* qui représentait la déclaration de 1975 du Comité sur la foi chrétienne.

rité des abus sexuels sont commis contre des femmes. Pour appuyer notre définition du péché, nous vous proposons l'extrait de conseils donnés aux jeunes filles dans les écoles catholiques dans les années 50 que Lise Payette nous partage dans *le Devoir*, à l'occasion du 8 mars 2011 :

« (...) EN CE QUI CONCERNE LES RELATIONS INTIMES. Il est important de vous souvenir de vos vœux de mariage, et en particulier de votre obligation de lui obéir. S'il estime qu'il veut dormir rapidement qu'il en soit ainsi. Soyez guidée par les désirs de votre ma-

ri et ne faites aucune pression sur lui.

SI VOTRE MARI SUGGÈRE L'ACCOUPLEMENT. Acceptez avec humilité tout en gardant à l'esprit que le plaisir d'un homme est plus important que celui d'une femme. Lorsqu'il atteint l'orgasme, un petit gémissement de votre part l'encouragera.

SI VOTRE MARI SUGGÈRE UNE QUELCONQUE DES PRATIQUES MOINS COURANTES. Montrez-vous obéissante et résignée. Indiquer éventuellement votre manque d'enthousiasme par le silence.»



ÉCRIRE SUR L'ENVIE

Carmina Tremblay, *Phoebe*

Quelle drôle d'idée d'avoir accepté d'écrire sur l'envie... J'avais une petite idée sur le sujet, mais l'exprimer dans un texte qui a « de l'allure », c'est une autre histoire... J'aurais dû y penser avant... Bref, ayant pris l'engagement de le faire, je m'exécute et... advienne que pourra.

« L'envie » me fait penser à la grenouille de la fable qui veut se faire aussi grosse que le bœuf : « Envieuse, elle s'étend, et s'enfle, et se travaille. (...) Elle s'enfla si bien qu'elle creva ».

Le *Petit Larousse*, au mot envie, nous parle d'un sentiment de convoitise:

Convoitise : désir immodéré de possession; avidité, cupidité.

Avidité : désir ardent et immodéré de quelque chose.

Cupidité : désir immodéré de richesse.

Dans notre « beau monde » CAPITAL-iste, l'envie est sûrement le péché CAPITAL qui porte le mieux ce qualificatif...Car, l'envie de devenir toujours plus gros, plus grand, plus fort, d'aller toujours plus haut, plus loin, plus vite, de posséder toujours plus qui caractérise si bien notre « beau monde » CAPITAL-iste a

sûrement à voir avec ce « péché capital »...

L'envie du « toujours plus », risque fort de nous faire subir le même sort que la grenouille de la fable qui « s'enfla si bien, qu'elle creva ».

À force d'envie, le CAPITAL-isme risque fort de « crever » de sa belle mort... À force de « toujours vouloir plus » il est en train de détruire la planète entière pour « remplir ses poches de CAPITAL » qui bientôt n'en pourront plus d'être pleines... et « crèveront » comme la grenouille de la fable....

Le malheur, c'est qu'il n'y a pas que « les capitalistes et leurs poches pleines de capital » qui sont en train de crever : il y a aussi toutes celles et tous ceux qui sont en train de crever à force de dénuement, à force de ne rien avoir dans leurs poches...

Mais, heureusement, l'envie c'est aussi

ce stimulant qui nous fait vivre : c'est ce « désir d'avoir quelque chose et de faire quelque chose pour satisfaire ses besoins organiques ».

Cette même envie qui entraîne certaines personnes à posséder plus que ce qu'elles ont besoin pour vivre, en oblige d'autres à faire quelque chose pour se garder en vie et simplement vivre. Ces personnes ont « envie d'un monde meilleur » et elles s'organisent pour « d'abord vivre » et ensuite, et en même temps, pour le transformer... Malheureusement, la route est longue sur le chemin de la transformation : souhaitons que le monde ne crève pas avant qu'il ne soit transformé...

Les passions qui suscitent plus d'hostilité, « ce sont les passions suscitées par la comparaison de soi avec les autres. Elles vont de l'envie et du ressentiment

ment jusqu'à la volonté aveugle de détruire.» Monique Canto-Sperber, *La morale du monde*, Paris, PUF, 2010, p. 11.

Il y a l'envie qui tue... et l'envie qui fait vivre ...

Il y a l'envie de posséder...et l'envie de partager...

L'envie de dominer...et l'envie d'égalité...d'équité...de solidarité...

L'envie qui rend triste et malade...et l'envie qui nous rend heureuse...

L'envie de vivre « sa » vie...et l'envie de changer le monde...

L'envie d'être seule... et l'envie d'être avec les ami-es...

L'envie de pleurer...et l'envie de rire...

Et enfin,

Il y a l'envie d'aimer, d'être aimée et de faire l'amour...

Pour changer ce monde.

N'A-T-ON PAS CRÉÉ L'ENVIE CHEZ LES FEMMES?

Monique Dumais, *Houlda*

Thomas d'Aquin décrit dans la *Somme théologique*, première partie, question 92, article 1, la femme comme « un mâle avorté », à la suite d'Aristote du : *Femina est mas occasionatus* dans le *De generatione animalium*. Ainsi, la femme est considérée comme un accident ou un amoindrissement de l'homme. De plus, elle est reconnue comme « un réceptacle passif, couvant la vie à naître mais ne participant pas au processus générateur »¹.

Ainsi, il ne pouvait y avoir qu'un seul sexe responsable de la vie, le masculin, prototype de l'humain. S'instaurait par la suite une dichotomie de principes dualistes : le principe masculin actif, parfait, complet, chaud, par opposition au principe féminin froid et immature. Est-ce pour susciter notre envie du corps du mâle?

Continuons avec Thomas d'Aquin qui a été longtemps le maître des clercs dans l'Église catholique : à la question « Cette production des choses devait-elle comporter la production de la femme? » il répond : « Comme le dit l'Écriture, il était nécessaire que la femme fût faite, pour aider l'homme, non pas, à vrai dire pour l'aider en quelque travail, comme l'ont dit certains,

puisqu'il n'importe quel autre travail l'homme pouvait être assisté plus convenablement par un autre homme que par la femme, mais pour l'aider dans l'oeuvre de la génération. »

Les femmes ne sont donc dans la nature que parce qu'elles sont appelées à la génération des humains. Par quel état d'esprit arrive-t-on à affirmer que l'humain qui accomplit la génération n'a pas la vertu active qui se trouve dans la semence du mâle et ne participe pas au même degré de perfection?

La même question se pose quand le magistère romain décrète que seuls les hommes (*viri*) sont aptes à recevoir l'ordination aux ministères. « Quand il faut traduire sacramentellement le rôle du Christ dans l'Eucharistie, il n'y au-

1. Élisabeth Parmentier. *Les filles prodigues*, Genève, Labor et Fides, 1998, p. 16 en se référant à Aristote *De la génération des animaux*, 1, 21, 729b, Paris, Les Belles Lettres, 1961.

Suite à la page 26

LA GOURMANDISE... MIAM!

Diane Marleau, *Déborah*

Parler de péchés capitaux tels celui de la gourmandise en 2011, quel défi et quel délice littéraire à la fois! Pourtant, en dépit de mon entrée en matière, je dois admettre que juste à la pensée de la gourmandise, une vague honte vient rapidement jeter malgré moi une ombre sur mon goût d'en parler en toute franchise et sans vergogne. Allez donc savoir pourquoi! Enfin, pourquoi ne pas parler de la gourmandise en toute simplicité dans son sens premier? À chacune de s'y retrouver par rapport à d'autres types de gourmandises, soit intellectuelle, féministe ou autre!

De fait, d'où provient la gourmandise? En quelle année, s'est-on aperçu de son existence? Est-ce que les bébés peuvent être gourmands? Existe-t-il de vraies saintes qui ont connu la gourmandise? Est-ce qu'on peut gagner son ciel à force de chercher à contrôler son appétit? Ou est-ce qu'on y perd la santé et le moral?

Si la plus grande sagesse est sans doute de savoir se maîtriser y compris en ce qui concerne la nourriture, il apparaît toutefois que, même avec la meilleure volonté du monde, ce contrôle n'est pas toujours évident. Faudrait-il donc s'excuser d'être gourmande?

Non, diront certaines personnes, puisque la gourmandise serait aiguisée par des déceptions, des insatisfactions profondes par rapport à des aspirations. D'autres diront encore qu'un excès de

fatigue peut nous porter à manger de façon incontrôlée.

Mais, à la fin, n'avons-nous pas le droit de manger juste par pur plaisir, pour goûter simplement quelques moments de bonheur exquis? Le bonheur de manger est-il permis? A-t-on le droit de manger à sa faim et un peu plus, en savourant nos aliments sans éprouver de culpabilité? Est-ce défendu d'être repue après avoir mangé à satiété sans qu'il soit question de gourmandise?

Ou encore, devons-nous nous appliquer à rester sur notre faim... comme les centaines d'Okinawa au Japon? Aye, aye, aye! J'aimerais mieux penser que la gourmandise ne nuit pas nécessairement à la santé, qu'elle peut même y contribuer et qu'elle est finalement laissée à notre bon jugement.

Une femme, bien avant moi, a pensé à

retourner la question de la gourmandise dans tous les sens. Je pense ici à Angèle Arsenault avec sa chanson « *Moi j'mange* » parue sur l'album le plus vendu au Canada en 1979 – *Libre*. Eh bien, cette chanson n'est pas tombée dans l'oubli puisqu'elle a été reprise sur un CD en 2009 par Jérôme Charlebois, fils du très célèbre Robert Charlebois.

Juste pour me redonner la chance de regarder la gourmandise bien en face, j'ai pensé relire les paroles de cette chanson sur Internet. Vous les retrouverez à la fin de ce texte.

Je me dis que l'une ou l'autre d'entre nous y trouvera une quelconque aide pour combattre efficacement la gourmandise ou pour la réexaminer autrement. Peut-être aurez-vous même le goût d'ajouter un petit refrain à cette chanson. Si c'est le cas, n'oubliez pas d'en envoyer le texte à L'autre Parole. Je me sens gourmande de textes sur le sujet. En attendant, bonne santé et bon appétit !!!

Moi j'mange

Paroles et musique: Angèle Arsenault
Interprète originale : Angèle Arsenault

Yen a qui prennent un p'tit coup moi je mange
Yen a qui fument des p'tits bouts moi je mange

Yen a qui lèchent les vitrines moi je mange
J'aime mieux rester dans ma cuisine pis j'mange
Quand j'vas chez vous moi je mange
J'sus ben partout quand je mange
Quand je m'ennuie moi je mange
Même dans mon lit moi je mange
Mais y a des jours où j'sus complexée
J'me trouve pas ben ben sexée
Quand j'me regarde le profil dans le miroir
J'irai m'cacher au fond d'une armoire
AH HOU!!!!!!
Yen a qui regarde la T.V. moi je mange
Yen a qui restent toujours couché moi je mange
Yen a qui courent les bingos moi je mange
Yen a qui rêvent aux pays chauds moi je mange
Quand j'sus tannée moi je mange
Comme un bébé moi je mange
Quand je suis heureuse moi je mange
Quand j'suis nerveuse moi je mange
Mais y a des jours où je suis fatiguée
J'peux pu monter l'escalier
J'peux pu aller travailler
J'vois même pu le bout de mes souliers
AH HOU!!!!!!
Yen a qui font des enfants moi je mange
Yen a qui placotent tout l'temps moi je mange
Yen a qui font de l'artisanat moi je

Suite à la page 26



UNE INVITATION...

Vous êtes cordialement invitées à venir fêter...
le 35^e anniversaire
de la collective L'autre Parole

samedi, le 20 août 2011, de 13h00 à 21h30
au 2375 ch. de la Côte-Ste-Catherine, Montréal

Au programme:

Table ronde : Féministes et chrétiennes - 35 ans plus tard
Banquet et célébration

Confirmer votre présence le plus tôt possible à:

Carmina Tremblay
1950, av. des Érables #25
Montréal, H2K 3V2

Contribution suggérée: 35 \$

Merci de libeller votre chèque au nom de: L'autre Parole

Suite de la page 24:

*mange
J'ai pas l'temps de m'occuper d'ça moi
je mange
J'ouvre mon radio
Pis j'me fais un bon snack
J'écoute Ginette Reno
Pis j'mange du cracker jack
Mais y a des jours où j'en ai assez
J'voudrais m'arrêter de manger
Mais si je me rends à 336
Le monde y verront p't-être que j'existe
AH HOU!!!!
Yen a qui dansent la claquette moi
j'mange
Yen a qui font d'la bicyclette moi
j'mange*

*Yen a qui courent les médecins moi je
mange
Yen a d'autres qui font jamais rien moi
je mange
Moi j'allume mon fourneau
Pis j'me fais une belle tarte
J'm'en coupe un beau morceau
Pis j'appelle ma tante Marthe
Pis tous les deux on s'met à manger
Manger comme des défoncées
Y a pu d'autre chose qui nous intéresse
Depuis qu'on mesure 90 autour des fes-
ses
AH HOU!!!!!!
Menoum menoum menoum menoum*

Suite de la page 22:

rait pas cette « ressemblance naturelle » qui doit exister entre le Christ et son ministre si le rôle du Christ n'était pas tenu par un homme: autrement, on verrait difficilement dans le ministre l'image du Christ. Car le Christ lui-même fut et demeure un homme.²»

Ces deux points qu'il ne s'agit pas ici de traiter en profondeur montrent aisément que les femmes seraient en droit d'envier la situation des hommes, si notre conscience actuelle de femmes n'é-

tait pas éveillée et soutenue par notre reconnaissance de l'égalité des femmes et des hommes dans notre société. Tout n'est pas acquis, mais au moins nous savons théoriquement dans notre monde actuel que nous naissons égales aux hommes et que nous pouvons travailler dans toutes les sphères de la société et de l'Église.

2. Congrégation pour la doctrine de la foi, « Déclaration sur la question de l'admission des femmes au sacerdoce ministériel », *La documentation catholique* 1714, 1977, p.163.

LES VERTUS DE LA COLÈRE

Léona Deschamps, *Houlida*

Dans la culture ambiante de mon enfance et de ma jeunesse, la colère figurait au rang des vilains péchés capitaux et ses manifestations s'avéraient fort inappropriées surtout chez une fille. Durant quelques décennies, j'ai donc craint l'expression de la colère dans ma vie comme dans celle des autres.

Par la suite, au cours de mon engagement professionnel à l'école, engagement ponctué de constantes études universitaires, je suis devenue une féministe engagée revendiquant éperdument les droits des femmes. Quand les membres du groupe Houlida de L'autre Parole, dont je fais partie, ont choisi de décapiter le péché capital de la colère, j'ai spontanément annoncé que ma brève réflexion serait titré *Les vertus de la colère*.

Aujourd'hui, ce bel oxymore m'offre l'opportunité de délaisser la voie peccamineuse de la colère pour emprunter celle de l'émotion saine et efficace dans les si nombreuses luttes des femmes pour sortir de l'ombre. Des luttes qu'elles doivent poursuivre tant que ne seront pas totalement évacuées les conditions de servitude ou d'humiliation vécues durant des millénaires ainsi que des discriminations qui perdurent même dans les sociétés où l'égalité des sexes semble acquise.

À mon avis, les bonnes dispositions de la colère se manifestent chez les femmes comme une bienfaisante sentinelle engendreuse d'introspection vers la vérité de leur être au féminin; comme une force vive d'engagement dans les luttes féministes à mener ou à poursuivre; comme une propulsion dans la créativité éveilleuse d'un monde nouveau et parfois comme une dynamique explosive lors de nécessaires transgressions pour en hâter la venue.

J'illustrerai brièvement la beauté de cette colère des femmes en rappelant ce que certains de leurs cris ont fait naître de vitalité neuve pour l'humanité. À la joie des parents, n'est-ce pas par un cri que le nouveau-né manifeste audacieusement sa réaction aux frustrations que lui impose son arrivée au monde?

La colère, une bienfaisante sentinelle

Chaque fois que la colère envoie aux femmes, au moment opportun, le signal d'une entrave à leur vie, elle s'avère une

précieuse et bienfaisante sentinelle. Elle réveille leur indignation devant l'intolérable et les convie à une introspection rassembleuse de leurs repères et de leurs ressources pour revendiquer un mieux-vivre.

Dans les collectives ou les regroupements féministes, la colère se manifeste aussi en sentinelle appropriée lors de la détection solidaire de toutes les injustices envers les femmes perpétuées à travers diverses structures sociales et ecclésiales. Elle garde vigilante leur faculté d'indignation contre tout ce qui les empêche de vivre en toute dignité et d'offrir leur pleine contribution à la vie du monde.

Quand les femmes rompent le silence pour riposter elles ne prennent jamais les armes. Leurs cris et leurs marches réclament pour toutes : le pain quotidien, l'eau potable, la terre en partage, le logement salubre, les soins de santé, la paix dans le monde, la justice sociale et ecclésiastique ainsi que l'égalité et la reconnaissance de leur être-femme.

La colère, un précieux moteur d'engagement

Je me réjouis de cette saine et solidaire colère des femmes, un précieux moteur d'engagement, qui provoque la mise en place de nouveaux rapports humains.

Avec audace, elles ont mobilisé leurs forces insoupçonnées, pour sortir d'une invisibilité séculaire maintenue par le pouvoir patriarcal ainsi qu'à une conception androcentrique de leur vie.

Aujourd'hui, dans plusieurs pays, les femmes s'activent au féminin dans presque toutes les professions malgré un salaire encore inférieur à celui des hommes. De plus, elles s'expriment à profusion depuis le milieu du XX^e siècle en exégèse, en histoire, en littérature, en théologie et dans certaines œuvres scientifiques. Elles questionnent non seulement les propos des écrivains dans ces sphères, mais développent souvent des nouvelles façons de voir et de vivre en humanité.

C'est une richesse inestimable de fréquenter les œuvres des exégètes et des théologues féministes. Leur relecture de la Bible et leurs nouvelles propositions de la rencontre de Dieu au féminin s'avèrent fécondes pour la vie de foi. Quant aux romancières et aux historiennes, elles écrivent à propos des conditions d'oppression des femmes ou de la réalisation de leurs rêves et mettent en valeur les œuvres non retenues des femmes engagées dans les siècles précédents.

Avec l'instauration de la Marche mondiale des femmes, les féministes pour-

suivent avec assurance une révolution pacifique permanente sur la terre. Malgré les entraves, elles affirment leur version d'un nouveau monde basé sur les valeurs de leur Charte pour l'humanité : l'égalité, la liberté, la solidarité, la justice et la paix.

La colère, une propulsion vers la créativité

La saine colère des femmes émerge dans les diverses œuvres de créativité. Avec émotion et conviction, elles créent de façon interpellante...

Je me rappelle la lecture de *L'Eugé-lionne, où la romancière Lucile Durand (Louky Bersianik) décrit, à travers les prises de conscience de son personnage fictif, toutes les aberrations dont sont victimes les terriennes. Me reviennent aussi en mémoire, les titres évocateurs de revues, telles : Québécoises déboutte! Les têtes de pioche, La vie en rose ou L'autre Parole. Elles manifestent la sourcilleuse colère de la détermination des femmes qui les ont créées.*

A-t-on oublié le scandale provoqué par la production théâtrale *Les Fées ont soif* de Denise Boucher? C'était une ingénieuse façon de dénoncer les stéréotypes de l'imagerie immuable de la femme, vierge, pécheresse, servante et mère. Et que dire de l'accueil outré de

l'officiel ecclésial lors des premières œuvres des exégètes et des théologien-nes qui faisaient sortir les femmes du texte biblique androcentrique. Elles se plaisaient à délivrer la Parole révélée de la servitude patriarcale pour lui donner toute sa vigueur puisque conscientes d'être elles aussi à l'image du Créateur.

Il me semble que par la magistrale création de la Marche mondiale des femmes, l'humanité assiste à une éloquente mondialisation de la solidarité féministe pour l'éradication du patriarcat. Qu'on se le redise, cette forme d'action collective, originale et efficace se répétera « tant que toutes les femmes ne seront pas libres ». Et j'ajoute, aussi tant que ne fleuriront chez les humains des pousses de paix entre les nations et de véritable justice entre les hommes et les femmes.

La colère, une dynamique explosive pour la transgression

Depuis quelques siècles, des femmes ont compris qu'il fallait transgresser les lois injustes afin de progresser dans la conquête de leur dignité et de leur liberté. Elles ne tolèrent plus l'intolérable et n'endurent plus ce qui n'est pas endurable.

Il convient de ne pas oublier l'audace d'Olympe de Gouges qui, en 1791, pré-

sente hardiment, à l'Assemblée Constituante de la France, sa Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne. Elle en eut la tête coupée!

Au Québec, dans les dernières décennies du XX^e siècle, la langue française fut un vaste champ de transgressions des féministes. Et aujourd'hui, malgré une légalisation de la féminisation des textes, elles doivent continuer de convaincre qu'un langage sexiste contribue toujours à l'invisibilité des femmes au niveau de la pensée, de la parole et de l'écriture.

On félicite encore la prise d'assaut du banc des jurés par sept femmes du Front de libération des femmes du Québec en 1971, une action-choc qui leur valut un séjour en prison où elles poursuivirent leur militance féministe!

À l'automne 2010, malgré l'excommunication, Linda Spear, une première québécoise catholique, se fait ordonner prêtre à Sutton pour mettre en lumière le manque d'égalité entre les hommes et les femmes au sein de l'Église.

Actuellement, des jeunes femmes (québécoises et canadiennes) du mouvement RebELLES s'engagent dans des lieux de solidarité, de désobéissance et de propositions alternatives. Par leur pratique féministe non-

hiérarchique, anticapitaliste, antiraciste et antipatriarcale, elles font de la résistance un devoir pour la transformation et la création d'un nouveau monde.

À la lecture de ma brève réflexion, une amie me disait que cette bonne colère décrite, celle qui fait dire non à l'inacceptable, peut trouver un écho dans la vie personnelle et intime des femmes d'aujourd'hui et qu'elle devrait servir dans l'éducation des jeunes filles.

En conclusion s'imposerait une ode à la colère des femmes. Oui, les réalisations féministes m'enchantent, m'interpellent et m'incitent à poursuivre l'engagement. Mais les vertus de la colère des femmes croissent au jardin de leur solidarité et de leur détermination, je perçois vraiment la possibilité de ce nouveau monde où comme dans l'Éden mythique se promenaient paisiblement le « terreux » et la « vivante ».

LA COLÈRE, UNE ÉMOTION MAL ACCEPTÉE

Francine Dumais, *Houlida*

Peu d'entre nous se sentent à l'aise face à leur colère ou à celle des autres. Cette émotion est même considérée négativement ainsi que les personnes qui l'extériorisent. L'Église catholique la range d'ailleurs dans les péchés capitaux, qualifiés ainsi parce qu'ils peuvent en provoquer d'autres pires.

Qu'est-ce qui nous fait tant craindre l'expression de la colère? C'est qu'on la confond souvent avec la violence. Une personne en colère élève souvent la voix sous l'influence de cette émotion. Peut-être craint-on qu'elle en vienne à crier puis à perdre le contrôle de ses actes? Bien sûr, on constate fréquemment une escalade dans l'expression colérique: au début, on parle fort, puis on crie, on heurte brutalement les objets et parfois on frappe l'interlocuteur qui nous nargue. C'est pourquoi, enfant, on se faisait fréquemment interdire d'exprimer notre colère mais plutôt inviter à la réprimer. D'une émotion ouverte et franche, on la transforme ainsi en attitudes sournoises, en ironie ou en moqueries et même en mauvais tours.

Dans certaines circonstances, chez les adultes, on l'accepte plus facilement, par exemple, en politique, dans les campagnes électorales ou lors de certaines sessions parlementaires. Cepen-

dant une politicienne n'a pas le droit de montrer trop d'agressivité dans ses interventions sans se faire ridiculiser. Pensons à Pauline Marois lorsqu'elle plaidait cet automne avec émotion pour le maintien de la prédominance du français au Québec. Certains ont estimé qu'elle criait. À l'audition, j'ai plutôt perçu une sensible vibration dans sa voix. Il est vrai que la colère est très mal vue chez les femmes que l'on considère parfois comme hystériques dont le terme est d'origine grecque et signifie « utérus », organe typiquement féminin.

Bref la colère serait acceptable et ne ferait pas tant de dommages dans nos relations si nous apprenions à nous affirmer et à parler posément face à notre entourage. Ainsi on nous écouterait avec respect, sans crainte ni impatience parce que nous n'aurions pas besoin d'injurier les autres ou les circonstances en expliquant ce qui nous agresse ou nous fait souffrir. Cela né-

Suite à la page 33

LA COLÈRE, UNE SOURCE D'INFORMATION

Marcelle Bélanger, *Houlida*

Si je prononce le mot « colère » qu'est-ce qui surgit en votre mémoire? Péché?! Et pourtant cette émotion, spontanée et involontaire peut être une source de précieuses informations.

S'il y a contradiction entre ce que je dis et ce que je ressens, la « vérité subjective » est inscrite dans mon corps. Si parfois, elle fait peur, c'est que le thermomètre est trop élevé et nous craignons un manque de contrôle. Encore là, vaut mieux se laisser instruire que de verser dans la crainte ou le mépris. Cette vision est beaucoup plus pacifiante et productive. C'est aussi une source d'information quand je suis face à la colère d'une autre personne. À force de regarder la colère comme don non négligeable, qui sait, si elle ne deviendra pas une vertu dans ma pratique?

La colère de femmes dans *Le Devoir*, page E3 du cahier *Culture* des 8 et 9 janvier 2011

Voir rouge. Exploder. Mettre le poing sur la table. Sacrer. S'arracher les cheveux, jeter des insultes : les colères sont encore des déflagrations mal vues. « Comme si d'être en colère signifiait que les propos tenus étaient

insensés », dit Martine Delvaux.

« Femmes en colère » par Philippe Couture est un article sur les pièces de théâtre à l'affiche : *Projet Andromaque* de Serge Denoncourt, *Médée* d'Euripide, *Manhattan Medea* de Da Loher, *Ta yeule Kathleen* de Sébastien David, *À toi pour toujours ta Marie-Lou* de Michel Tremblay.

« Le théâtre serait-il encore le lieu d'expression par excellence d'une colère féminine réprimée dans l'espace social? »

« Si les grandes figures féminines de la mythologie grecque trouvent sur le proscenium un formidable lieu où déverser leur fiel, la colère féminine n'en est pas mieux considérée, plutôt perçue comme néfaste dans une société où Aristote et Platon chantent les vertus de la rationalisation et du contrôle de soi. »

« La colère n'est pas acceptée chez la femme autant que chez l'homme, sur-

tout quand une femme se plaint précisément de son rôle de femme et de mère. Ce n'est pas très bien vu pour une mère d'exprimer son sentiment d'inadéquation. » Marie-Hélène Gosselin, comédienne.

« Chiennes d'écrivaines enragées » de Catherine Lalonde dévoile les Erynies, « terribles chiennes vengeresses », présentes dans l'écriture contemporaine. Catherine Mavrikakis et Martine Delvaux en appellent à « une écriture de la colère », à plus de femmes vociférantes. La liste des auteures rugissantes est longue. Elle se termine par Nelly Arcan. « Quand je parle d'elle, je ne peux le faire qu'en faisant entendre ma propre colère, confie Martine

Delvaux, celle qu'elle suscitait chez moi par son œuvre et son personnage, et celle qu'a suscitée sa disparition. » Catherine Mavrikakis avoue : « Les écrivaines actuelles du bruit, celles qui participent à la cacophonie, au rugissement, à l'aboiement de la langue, sont dans un rapport colérique, en volonté d'agression, de faire de la littérature un espace dangereux, un espace violent. Une littérature qui peut aussi être un danger pour elle-même jamais très loin de l'autosacrifice. »

En finale, pour Mavrikakis en tant qu'écrivaine et chercheuse : « la colère chez moi est une éthique, une politique, un facteur de changement. »

Suite de la page 31:

cessite un apprentissage à tout âge et certains auteurs comme Marshall B. Rosenberg ont développé une expertise dans la communication non-violente. Dans un monde globalisé, où la puissance militaire est vue comme moyen de dissuasion ultime

par sa force de frappe, une éducation à la paix et à la non-violence devient urgente chez nos leaders politiques qui ne savent pas vraiment comment communiquer pacifiquement entre eux et face à leur propre peuple.

LA COLÈRE CHEZ LES THÉOLOGIENNES FÉMINISTES

Monique Dumais, *Houlida*

Ma recherche s'effectue chez des théologiennes et penseuses américaines. C'est pourquoi je garderai parfois le texte en anglais pour en préserver toute la saveur, surtout qu'il s'y trouve des jeux de mots difficiles à traduire en français.

Chez Mary Daly, Webster's First New Intergalactic *WICKEDARY of the English Language*, Boston, Beacon Press, 1987.

Il s'agit d'un dictionnaire pour les sorcières Wickedary (dictionary for Witches), où la construction se fait par réseaux ou toiles comme un tissage, web-webster, weaving.

Dans la toile 1, on trouve:

Fury : righteous Female Rage ; focused Gynergic will to break through the obstacles that block the flow of Female Force ; Volcanic Dragonfire ; Elemental breathing of those who love the Earth and her kind, who Rage against the erasure of our kind. See **Rage, Furies, (p. 76)**

Rage : une action violente des éléments, comme le vent ou la mer, une tempête furieuse. Exemple d'une rage correcte : celle de Célie dans *The Color Purple* d'Alice Walker (p. 91)

Dans la toile 2, **Fury**, Furie est la femme étrange qui agit comme une

agente pour les furies divines ; c'est la femme étrange qui vole avec les ailes d'une rage correcte (Righteous Rage)

Dans le *Dictionary of Feminist Theologies*, dirigé par Letty M. Russell & J. Shannon Clarkson, Louisville, Kentucky, Westminster John Knox Press, 1996. Le thème **Anger/wrath**, p. 8-9 est rédigé par Beverly Wildung Harrison (elle a été une des personnes directrices de ma thèse doctorale).

Dans un premier temps, elle souligne que les discours théologiques chrétiens affirment dans leur logique religieuse patriarcale que la colère divine est invariablement correcte ou justifiée devant l'idolâtrie religieuse humaine ou l'infidélité morale. Par contre, la colère humaine est considérée comme suspecte, dangereuse moralement pour toute personne chrétienne. Elle s'attaque à la fois aux pouvoirs humains du discernement rationnel et à l'amour du sacrifice de soi qui était estimé au IV^e siècle comme la plus haute vertu de la vision chrétienne de la vie morale. Classée comme un péché capital, la possibilité d'une colère

humaine correcte était complètement écartée.

Les théologies féministes apportent une reconfiguration dans les relations humaines et divines et dans la manière dont sont conçues les vertus humaines morales et théologiques. Les féminismes libéraux et radicaux sont différents, mais tous s'accordent pour dire que la colère n'est pas seulement une disposition, mais aussi une dynamique relationnelle. Il ne s'agit d'aucune façon de la considérer comme le péché capital de la tradition classique, ni d'affirmer que l'expression de nos passions, incluant la colère, est mauvaise.

Dans les reconstructions féministes du sens religieux et moral de la colère en lien avec les approches centrées sur le corps (*body-centered*) de la psychologie humaine, la colère est reconnue comme une façon d'expérimenter comme femmes notre énergie incarnée (*embodied*). C'est une réponse centrée sur le corps. Cependant, l'oppression ou la domination peuvent nous empêcher d'expérimenter pleinement notre colère. Les féministes reconnaissent que l'abus nous prive de l'habileté à saisir entièrement les signaux du corps et à avoir conscience qu'un pouvoir injuste s'exerce sur nous. Le discernement de notre colère et la conscience de sa légitimité comme une réponse physique saine sont

des conditions nécessaires pour survivre et être capable de résister à l'oppression. La colère se révèle un signe de santé.

Du côté de l'interaction humaine avec le divin, les féministes encouragent une lutte profonde avec Dieu et un appel aux personnes croyantes d'exprimer et ritualiser leur colère envers Dieu. Devant la souffrance humaine et la perte du bien réel à cause du mal qui sévit, nous devrions être fâchées. « Le mystère divin n'exige pas la passivité. » Ainsi notre spiritualité en sera d'autant plus vraie.

À cet effet, le livre de Lytta Bassett, théologienne suisse, *Sainte colère* (Éditions Bayard et Labor et Fides, 2002) donne les colères de Jacob, Job et Jésus comme des moments vivifiants et libérateurs. La colère n'est pas censurée dans la Bible. Elle semble reliée à l'affirmation de l'identité propre des êtres qui l'expriment. Job laisse monter sa colère devant l'injustice et les souffrances qu'il subit et ose interpellier Dieu. Jacob lutte toute la nuit avec un personnage mystérieux, une lutte qui lui permet de trouver une libération des conflits et des manipulations de ses relations familiales. Jésus lui-même affirme ce qui est vrai dans la relation à Dieu pour parvenir au culte réel. Une sainte colère ne cherche pas des boucs émissaires mais ouvre les voies des relations franches et directes.

DE L'ACÉDIE À LA PARESSE

Marie-Josée Riendeau, *Vasthi*

Pour la théologie morale catholique, la paresse est comprise comme un dégoût, une indifférence pour l'effort physique et spirituel qui altère l'âme pour la conduire dans les bras de la tristesse et de la dépression. D'ailleurs, la paresse est toujours considérée comme l'un des sept péchés capitaux dans le catéchisme de l'Église catholique. Cependant, il faut savoir que c'est à la fin du Moyen Âge, dans un contexte social et religieux en plein essor économique, que la notion du péché de paresse a supplanté celui de l'acédie.

Le concept d'acédie est très ancien. Du latin *acedia* par le grec biblique de la Septante *akedia*, elle est acceptée comme un mal de l'âme, une tension qui ne sait à quoi se vouer. Elle s'exprime par la mélancolie et une aversion pour les activités spirituelles. « Il veut prier : son cœur ne sait plus de prière. Froid, et l'acédia (sic) lui desséchant la peau, c'est un homme de marbre assis sur un tombeau. ¹ »

L'acédie est d'abord vécue et pensée, au IV^e siècle, comme une épreuve monastique solitaire (érémite). Selon le moine Évagre le Pontique, premier systématique de la pensée ascétique chrétienne: « L'acédie est un mouvement simultané, de longue durée, de l'irascible

et du concupiscible. Le premier étant furieux de ce qui est à sa disposition, le dernier languissant après ce qui ne l'est pas »². Cette citation d'Évagre laisse voir le mouvement de l'âme du moine aux prises avec les contradictions de l'acédie. Puis, au V^e siècle, l'acédie devient une épreuve monastique communautaire (cénobitique). Selon Jean Cassien, moine et homme d'Église méditerranéen, l'acédie est une espèce de « torpeur spirituelle » et le remède de ce vague à l'âme est le travail manuel.

Il faut comprendre que la mutation de l'acédie à la paresse était en germe depuis la fin de l'Antiquité, car son principal commentateur est Grégoire 1^{er} (590) qui considère comme obsolète le

1. Jules Lemaître, *Poésies, Les médaillons, IV: Lares, I: L'auteur de l'Imitation*, Alphonse Lemerre éditeur, Paris, s. d. [après 1881], p. 118.

2. Définition de l'acédie, Encyclopédie libre Wikipédia.

concept d'acédie. Malgré l'autorité papale de Grégoire 1^{er}, l'acédie ne disparaît pas des discours théologiques et pastoraux. D'ailleurs, les écrits monastiques présentent l'acédie comme « la rébellion du corps aux contraintes auxquelles il est soumis à l'intérieur du monastère ».

D'abord un vice monastique, au XIII^e siècle, l'acédie se démocratise et devient un vice commun. Laïcisée, la paresse se distingue de l'acédie monastique, car l'oisiveté, l'indolence et la fainéantise sont plus manifestes et plus condamnables que la tristesse du moine. Cette mutation historique d'un sentiment intérieur (la torpeur spirituelle) à un comportement extérieur (la paresse) fait son chemin dans un climat culturel qui, à la fin du Moyen Âge, valorise le travail comme source de progrès matériel et spirituel. « Ce qui était un péché envers Dieu devient à l'aube de la modernité, un péché face à la société. »³

Dès lors, la paresse s'immisce au cœur des préoccupations pastorales de l'Église catholique. Du reste, aux XIV^e et XV^e siècles, les textes pastoraux, les sermons d'éducation, les prédications exhortent les fidèles à travailler pour le sa-

lut de leur âme par la prière, l'adoration, la participation régulière aux offices et le service du prochain. Et, il en sera ainsi jusqu'au XX^e siècle.

Depuis, l'érudition scientifique a détrôné l'omnipotence religieuse. Bien que la paresse ou l'acédie demeure pour les prélats catholiques un péché capital, elle représente, de nos jours, pour le théologien Robert Faricy la principale forme d'indifférence religieuse. Désormais affranchis du joug de la religion, les femmes et les hommes qui souffrent de ce mal de l'âme consultent des médecins spécialistes, font des thérapies et consomment des antidépresseurs.

En somme, dans ce présent texte, j'ai voulu souligner que l'interprétation de la paresse s'est vue révisée au cours des siècles. D'abord, par le biais d'une histoire monastique en transition. Ensuite, en raison d'un contexte social et économique qui s'agite et une théologie morale qui extériorise le péché de l'acédie en le laïcisant (paresse).

Finalement, à l'aube du III^e millénaire, on remarque que d'une part, l'interprétation de la paresse n'est plus seulement l'apanage des pères de l'Église et des

3. Carla Casagrande et Silana Vecchio, *Histoire des péchés capitaux au Moyen Âge*, Aubier, 2003.

À PROPOS D'ACÉDIE ET DES FEMMES

Monique Hamelin, *Vasthi*

Si la définition d'*acédie* n'est plus dans les dictionnaires contemporains (entre autres *Le Petit Robert*), elle reste accessible sur Internet dans l'*Encyclopédie Wikipédia*. Marie-Josée Riendeau nous présente dans ce numéro un bref historique du 7^e péché capital : la paresse. Elle rappelle le sens d'*acédie*, comment il s'appliquait aux moines et comment lors de sa laïcisation, il y a eu glissement vers la paresse. Je crois qu'en chemin, nous avons perdu des nuances qui pourraient nous aider à comprendre certains comportements de femmes.

À l'aide d'un exemple tiré d'une nouvelle de Madeleine Ferron¹ intitulée : *La tricheuse*, je vous propose une relecture de l'*acédie* ou de la paresse, ce « mal de l'âme » qui se référerait à l'ennui, au dégoût du moine pour la prière, la pénitence, la lecture spirituelle. La maladie spirituelle qui s'ensuivait pouvait amener un repli sur soi. Une transposition contemporaine pour les femmes serait le dégoût pour les tâches domestiques répétitives sans horizon de faire autre chose. Mais est-ce de l'*acédie* ou de la paresse?

La tricheuse – les principaux éléments de l'histoire

Madeleine Ferron met en scène une femme sur son lit de mort. L'action se passe en milieu rural, quelque part dans

les années 1940, peut-être 1950. Une mère écrit une lettre d'adieu à son fils qu'elle aime tendrement. Elle s'excuse, mais ne regrette pas d'avoir menti à tous depuis près de 25 ans. Elle veut lui dire qu'elle a triché, mais ne souhaite pas qu'il raconte cela aux autres membres de la famille. Elle n'est pas folle ni malade. Ses jambes ne sont pas « mortes ». Cette tricherie lui a donné du temps pour réfléchir et même écrire. En voulant faire comprendre son geste, elle rappelle qu'enfant, aînée d'une nombreuse famille, quand les travaux de la ferme ou ceux requis pour assurer les soins du petit dernier de la maisonnée faisaient qu'elle n'en pouvait plus, elle simulait un évanouissement et cela lui permettait de passer une journée au lit à se reposer. Elle écoutait avec plaisir les

1. Madeleine Ferron, « La tricheuse » in *Le chemin des dames*, Bibliothèque Québécoise, 2002, p. 55-65. Édition originale : Montréal, La Presse, 1977.

bruits de la maisonnée alors qu'elle n'avait pas à s'occuper des uns et des autres.

« Il y a 22 ans, écrit la mère, je me suis levée la dernière, exténuée comme toujours. Puis du haut de l'escalier, je te vis avec ton père, vous vous laviez les mains. Puis, j'ai aperçu Rita, ta femme, qui fut soudainement prise d'un haut-le-cœur. Je revis « la ronde des nouveaux-nés, les accouchements de Rita, ses relevailles, l'ouvrage qui s'accumule, le rythme des jours qui s'accélère, déborde de plus en plus sur les nuits. Je fus prise de panique. Je portai la main à ma gorge pour étouffer ce cri terrible que j'entendis. Il était tragique, douloureux, comme étranger à moi-même... Ce matin-là, je n'ai pas triché... Le lendemain, Rita m'apporta mon déjeuner sur un plateau recouvert d'un carré de toile empesée. Je réprimai ma joie et l'envisageai d'un regard absent. »² « Ce même matin, je n'ai pas réagi aux demandes de ta jeune sœur et j'ai accepté que le transfert se fasse vers Rita. Je lui ai cédé la première place.»

La mère ajoute également qu'elle a préféré les enfants de son fils aux siens, car

elle a eu le temps de les aimer.³ Elle fuit également la réalité trop pénible au décès de son conjoint⁴. Elle compte se présenter devant Dieu et lui dire tout comme à son fils : « j'ai dû tricher pour vivre. Je m'en excuse mais ne le regrette pas. »⁵

L'acédie ou le mal de l'âme devant la routine domestique et la paresse intellectuelle

De prime abord, on peut comprendre l'épuisement de cette femme qui a encore de jeunes enfants et un fils marié qui vit sur la ferme familiale. Elle n'a jamais de repos, les tâches quotidiennes commandent un travail incessant, pas toujours gratifiant. L'épuisement arrive. Le manque de ressources financières ne permet pas l'embauche d'une aide domestique. Puis, elle voit sa belle-fille qui est enceinte, elle n'a plus l'énergie pour poursuivre, recommencer les nuits blanches. Par ailleurs, même si la nouvelle de Ferron ne le mentionne pas, pour moi, cette tricherie pour survivre, la mère la fait aux dépens de Rita, sa belle-fille et sans doute de ses filles qui sont encore à la maison et qui devront assumer sa part du travail.

2. Idem, p. 58.

3. Idem, p. 62.

4. Idem, p. 64.

5. Idem, p. 65.

L'épuisement est compréhensible, le désir du repos n'est pas de la paresse. On voit qu'il y a un « mal de l'âme », une forme contemporaine de l'acédie décrite chez les moines. Par ailleurs, j'ai un malaise devant cette histoire, et il relève de la paresse intellectuelle de la protagoniste pour défendre un espace vital pour elle-même. Il n'est jamais facile de revendiquer du temps pour soi surtout dans les conditions décrites précédemment. Par ailleurs, la voie d'évitement choisie pour vivre, je dirais survivre, ne me semble pas une solution, car d'autres en paieront le prix. Il y a un manque de solidarité de cette femme à l'égard d'autres de sa belle-fille. Et pourtant, l'auteur lui fait dire ces mots : « Dans la

vie, les hommes sont tributaires les uns des autres. Il y a donc toujours quelqu'un à maudire ou à remercier. Je te remercie. Toi qui as accepté que ta mère soit folle, tu permets sans doute qu'elle ne le soit pas. Mais, je t'en prie, ne le dis à personne. Mon témoignage serait cruel... non... les femmes refuseront d'y croire pour n'avoir pas à se juger. La vérité est intransigeante. Il faut du courage pour répondre à ses exigences. Les gens préfèrent les incertitudes, les accommodements pour s'absoudre, s'encourager, se valoriser. »⁶ Oui, il faut du courage pour répondre à ses exigences, mais il doit s'exprimer sans en faire payer le prix à d'autres par paresse intellectuelle.

6. Idem, p. 65

Suite de la page 37:

théologiens, puisqu'elle est devenue aussi celle des spécialistes de la psyché humaine. D'autre part, dans nos sociétés où la consommation prend la place de la morale, où le corps devient un objet, un capital soumis à la course immo-

dérée à la productivité, il n'est pas étonnant de constater que des milliers de femmes et d'hommes soient aujourd'hui dégoûtés, indifférents, tristes et dépressifs face au travail.

SORTIR DU PARADOXE DE LA PARESSE

Marie-Andrée Roy, *Vasthi*

Maudite grosse paresseuse! Espèce de flanc mou, pâte molle! Les quolibets ne manquent pas pour qualifier les paresseuses, les paresseux. Ce péché, dit capital, m'intrigue et m'interpelle. Ma réflexion se fera en deux temps.

D'abord, quelques éléments de déconstruction de la notion de paresse, telle qu'elle s'est forgée dans ma jeunesse et avec laquelle je me débats toujours, puis, quelques fragments pour pister des manifestations actuelles de la paresse à l'endroit desquelles il me semble souhaitable d'avoir une certaine « vigilance critique ».

Éléments de déconstruction

Dans ma famille on a l'habitude de dire que « le travail ne tue pas ».

Ce qui est suspect chez nous, ce sont les vacances qui se prolongent plus d'une semaine, la farniente des longues fins de semaine, le temps pour soi consacré aux loisirs, et aux activités non productives, bref, tout ce qui peut être associé à de la paresse, la mère de tous les vices (orgueil, avarice, envie, impureté, colère, gourmandise...) !

J'ai, dans une certaine mesure, intégré cette lecture dans ma vie quotidienne, en même temps, celle-ci me questionne sé-

rieusement. Que signifie cette addiction pour le travail et cette méfiance vis-à-vis du plaisir du temps libre? Thomas d'Aquin lui-même considérait que les temps de quiétude sont porteurs d'occasions de méditation et d'approfondissement de la foi. En fait, les temps de silence, les temps libres de tout agenda ne sont-ils pas nécessaires pour se retrouver soi-même, prier, se construire spirituellement? D'où vient cette frénésie pour les agendas surchargés?

La paresse est un péché paradoxal. Tous les autres péchés capitaux constituent une faute pour quelque chose que l'on fait : trop de sexe, trop de bouffe, trop de désirs, etc.! La paresse constitue un péché pour quelque chose qu'on ne fait pas. En fait, il me semble que la notion de paresse a des accointances avec les développements du capitalisme moderne : il fallait parvenir à dresser des femmes et des hommes pour qu'elles et ils respectent des horaires, des temps de travail fixes, des cadences, la régularité de la production, des règles d'organisation, des hiérarchies, bref, pour qu'elles

et ils deviennent des travailleuses et des travailleurs productifs et rentables pour l'industrie. Celui ou celle qui ne se conformait pas à cette nouvelle normativité était taxé de paresseuse, de flanc mou, etc.

Qui plus est, avec l'extension actuelle du temps de travail, du travail à domicile, du travail dit autonome, ne risquent-on pas de taxer de paresseuses, paresseux celles et ceux qui ne réussissent pas à se conformer à ces nouvelles normes de performance, de productivité?

Manifestations actuelles

Est-ce à dire que le péché de paresse n'a plus sa raison d'être? Je discerne deux pistes d'affirmation actuelle de la paresse pécheresse! Je pense à la paresse intellectuelle et à la paresse militante.

La paresse intellectuelle. Je suis convaincue que, pour jouer pleinement notre rôle de baptisées, d'icônes de l'espérance, il faut se donner des moyens pour connaître, comprendre, critiquer le monde actuel et développer des outils de changement. Or, la complexité de l'économie, des savoirs sur l'environnement, des débats politiques, des règles du droit, font qu'on se sent souvent impuissantes pour cerner les enjeux qui concernent le devenir de l'humanité. Qu'en est-il réellement des tractations

qui entourent les gaz de schistes? Comment interpréter les décisions politiques d'un Charest ou d'un Harper? Que faut-il faire face à la souffrance d'Haïti? La tentation est forte de renoncer à savoir, à comprendre, à débusquer le scandale. Par cynisme, par lassitude ou simple paresse, on abandonne notre rôle de combattantes pour la liberté, la justice. Je réalise plus que jamais que la vigilance intellectuelle, la lucidité, la rigueur et la persévérance sont nécessaires pour débusquer les idoles et les mensonges et proposer des pistes de changement et des voies d'affirmation de la justice. Ce n'est pas de tout repos! Mais n'est-ce pas le prix de l'espérance chrétienne?

La paresse militante. L'effort de lucidité doit s'accompagner d'un engagement de tous les instants sur le terrain. Tout un défi! Les militances n'ont pas bonne presse par les temps qui courent; elles sont souvent taxées de dépassées. Comme féministes, nous avons sans doute à secouer nos torpeurs pour redire haut et fort que la subordination des femmes, dans la société comme dans l'Église, constitue une violation de notre humanité. La redécouverte des plaisirs de la solidarité constitue sans doute un puissant antidote pour contrer la paresse militante.

ELLES NOUS ONT QUITTÉES

LOUISE ROY

(1915 - 2010)

Au début du mois de novembre 2010, c'est avec tristesse que la collective, et plus particulièrement les membres du groupe Vasthi, ont reçu l'annonce du départ de Louise Roy, à l'âge de 95 ans.

Louise Roy a d'abord été une membre du groupe Marie-Ève, un groupe actif au milieu des années 1980 à L'autre Parole. Puis à compter de 1988, Louise se joint au groupe Vasthi. Pendant près d'une décennie, cette historienne a eu une présence assidue au sein du groupe. Dans les faits, seule la difficulté grandissante des déplacements en autobus, associée à un déménagement à Lachine ont fait qu'elle s'est retirée. En 1992, elle a publié aux Éditions Paulines : *Les Sœurs de Sainte-Anne – Un siècle d'histoire – Tome II – 1900-1950*.

Celles qui ont connu Louise Roy gardent le souvenir d'une femme curieuse et aimant la vie, très ouverte sur le monde, la culture tout comme au plan intellectuel. Sous ses airs de douceur, c'était une femme terriblement déterminée. Profondément choquée par le

langage exclusivement masculin emprunté par les rédacteurs du *Prions en Église*, elle avait fait des représentations pour que les choses changent. Coquette, soignant sa tenue, elle a longtemps fait beaucoup plus jeune que son âge d'autant plus qu'elle marchait bien droit.

Elle était merveilleusement intégrée à notre groupe et était une fidèle *partisane* de l'engagement féministe en Église. Une éducatrice dans l'âme, elle se montrait toujours encourageante et valorisante pour les plus jeunes. Nous gardons donc en mémoire qu'on peut vieillir tout en restant ouverte à la vie, ouverte aux choses nouvelles et active tant que la santé est là. Ce fut une belle leçon de vie et celles qui l'ont connue, se trouvent chanceuses d'avoir croisé son chemin.

Marie-Andrée Roy
Monique Hamelin
Vasthi

SOLANGES LABISSIÈRE
(1935-2010)

Le 27 décembre dernier, notre amie Solanges Labissière s'éteignait à 75 ans. D'origine haïtienne, Solanges est arrivée au Québec dans les années 1970. Religieuse, puis femme mariée, elle a vécu à Montréal, tout en restant très proche de sa famille en Haïti. Ici comme là-bas, elle a consacré sa vie à l'éducation et a fondé plusieurs associations dans le but de venir en aide aux enfants de son pays natal.

C'est sa foi en la justice qui l'a menée à joindre L'autre Parole. Solanges croyait en effet qu'il ne faisait pas partie du Dessein de Dieu de mettre les femmes à l'écart, de les cantonner dans des rôles de second ordre au sein de son Église. Elle partageait avec nous sa conviction profonde qu'un jour, nous en viendrions à vivre cette évidence, dans une Église où tous et toutes pourraient agir en disciples égaux.

Le 12 janvier 2010, Solanges était à Port-au-Prince. Elle a vécu ce tremblement de terre en pensant qu'il s'agissait de la fin du monde. Nous avons été plusieurs jours sans nouvelles d'elle et à son retour, nous avons célébré sa vie, Haïti, la Vie. Elle nous avait confié à quel point ce rituel lui avait fait du bien. Mais les effets du traumatisme vécu là-bas ne se sont jamais vraiment effacés.

Solanges priait chaque matin pour une catégorie de gens, qu'elle choisissait dans son cœur en fonction d'un événement de l'actualité, d'une cause, d'un lieu sur la planète. Elle aimait à répéter cette prière : « Mon Dieu, donnez-moi la force de changer ce que je puis changer, le courage d'accepter ce que je ne puis changer et la sagesse d'en connaître la différence. » Cette prière était à la base de sa pratique de la « pleine conscience », le point de départ de son abandon confiant entre les mains de Dieu.

Le groupe Bonne Nouv'ailes a pu profiter de son expérience et de sa sagesse. Nous n'oublierons pas la chaleur de son sourire et de sa voix.

*Quand j'inspire je t'y retrouve
La vie me submerge
Et quand j'expire mon souffle remplit
ma vie d'espoir
Quand j'inspire je t'y retrouve
Les flots m'inondent d'un amour qui
m'engage dans une liberté
qui semble parfois cruelle
quand j'expire
Quand j'inspire je t'y retrouve...*

Christine Lemaire
Mélany Bisson
Bonne Nouv'ailes

Billet... ¹ « L'autre Parole, une force capitale »

de Monique Dumais

avec L'autre Parole depuis le 14 août 1976

Combien de fois ai-je pensé et d'autres aussi que si L'autre Parole n'existait pas, il faudrait l'inventer. Car au fil des derniers 35 ans, il est apparu nécessaire de faire émerger une autre parole touchant les femmes et l'expression religieuse. Il existe beaucoup de paroles sacrées, mais globalement masculines, patriarcales. Les femmes n'y trouvent pas leur compte.

Alors quand s'est inscrite l'année internationale des femmes en 1975, le déficit était flagrant. Il fallait saisir les vastes désirs des femmes de se dire. C'était le temps de se lancer dans l'exploration. Oser prendre la parole, découvrir le pouvoir qu'elle dégage. Une première rencontre le 14 août 1976 de quatre femmes nous a donné de l'énergie et du souffle pour débiter. Les commencements sont toujours importants et porteurs d'un espoir nouveau.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas des résistances extérieures à vaincre, ainsi que des résistances intérieures car les modèles sociaux sont si bien inscrits dans notre être. Et nous, qui

étions-nous pour traverser des murs d'expression multiséculaire? Et en même temps pourquoi pas!

Le vent de changement qui soufflait sur notre temps et notre partie du monde nous propulsait vers l'avant. Oserai-je dire qu'un esprit de marche était à l'œuvre! Une fois largué notre premier désir, notre premier papier, ne fallait-il pas poursuivre sur notre élan! Quelques encouragements ont consolidé notre démarche initiale, et nous avons progressé avec l'arrivée d'autres consœurs qui avaient senti le même appel, la grande urgence d'exprimer leur foi avec leurs mots, leurs émotions, leurs passions, leur intelligence.

***Au commencement était la parole,** celle qui révèle nos ardeurs, qui déclenche nos engagements, qui ne fait pas moins que de nous donner une nouvelle naissance. À deux, trois, quatre et plus, nous sentions un souffle nouveau, un espace pour la création, un esprit de régénération qui a tissé des liens très forts entre nous pour une aventure étonnante.*

1. Au cours de l'année 2011, année qui verra les fêtes du 35^e anniversaire de la collective L'autre Parole, la chronique *Billet de...* cède sa place aux membres dont les fondatrices pour un partage de leurs réflexions sur la présence de ce groupe dans l'univers québécois.

SAVIEZ-VOUS QUE...

La documentariste britannique Kim Longinotto a passé 10 semaines dans l'une des 200 régions les plus pauvres de l'Inde. Elle était à Banda pour documenter le *modus operandi* de l'avocate Sampat Pal Devi et de sa singulière escouade qu'est le gang des « saris roses ». Ce mouvement a été fondé en 2006, dans un pays où les traditions ont plus de poids que la loi. Ses membres, des femmes des basses castes, n'hésitent pas à brandir le bâton si nécessaire pour faire respecter la loi et leurs droits.

Pour Kim Longinotto, Mme Pal Devi est « un personnage incroyablement intrigant et contradictoire ». Mariée de force à 9 ans et mère à 13 ans, elle a décidé un jour de quitter son mari et sa belle-mère capricieuse pour poursuivre ses études. Dès lors, cette petite femme autoritaire est devenue une justicière atypique. Elle confronte et rappelle à l'ordre les agresseurs des jeunes filles au bord du suicide et des femmes violentées qui, de jour comme de nuit, réclament son aide.

Source : *La Presse*, Montréal, vendredi 12 novembre 2010.

L'illustratrice Élise Gravel a choisi de critiquer par le biais de l'humour l'univers des magazines féminins. C'est le 18 novembre dernier qu'est sorti en librairie son faux magazine féminin, *Nunuche Gurlz*, qui s'adresse aux filles de 13-18 ans. Cette parodie des publications destinées au public féminin se veut un outil pour développer l'esprit critique des adolescentes.

Mère de deux fillettes, Mme Gravel n'aime pas ce qu'elle lit dans les magazines féminins. D'ailleurs, elle souligne que faute de distance, les jeunes filles de 8, 9, et 10 ans qui lisent les magazines destinés aux adolescentes de 15 ou 16 ans prennent tout au premier degré. En ce sens, elle estime que ces magazines sont responsables de l'hypersexualisation chez les jeunes.

Finalement, pour Mme Gravel, travailler au faux magazine *Nunuche Gurlz* lui permet d'aborder, sans connotation éducative apparente, des thèmes comme le culte de la beauté et de la minceur. Elle souhaite « qu'on associe le message critique et féministe à quelque chose de *cool*, pas à quelque chose de "plate" ».

Source : *La Presse*, Montréal, jeudi 18 novembre 2010.

Plusieurs évêques anglicans ont claqué la porte à l'Église d'Angleterre parce qu'en 2014 des femmes deviendront évêques. C'est la recrudescence des femmes dans la hiérarchie de l'Église qui a envenimé la discorde entre libéraux et conservateurs anglicans. En effet, les femmes portent la soutane depuis 1994 et, aujourd'hui, elles représentent 50% des candidats à la prêtrise. Enfin, lorsque la réduction de l'autorité des futures évêques qu'ils ont demandée a été refusée, cinq évêques et cinquante prêtres anglicans ont rendu leur soutane.

Malheureusement, en janvier 2011, les apostats ont été accueillis par Benoît XVI qui, en 2009, avait créé une structure d'accueil pour les anglicans qui s'opposent au virage libéral de leur Église. Parmi les primats qui ont apostasié, le principal antagoniste à l'ordination des femmes, John Broadhurst, a renoncé à son titre d'évêque de Fulham pour devenir prêtre catholique. D'ailleurs, ce réfugié ecclésial est pressenti pour diriger un diocèse destiné aux anglicans convertis. Il assure que le fait d'être marié et père de famille ne cause aucun problème au souverain pontife.

Toutefois, le directeur du département de théologie de l'Université de Nottingham, John Milbank, assure que ce

mouvement des troupes « est marginal. Seulement 3 % des paroisses s'étaient dispensées des femmes prêtres en 1994 ». Toujours selon le théologien, l'Église catholique est un refuge précaire pour les traditionalistes puisque « Les catholiques en faveur des femmes prêtres constituent la majorité silencieuse » et que le pape a serré la main d'une femme prêtre lors de son séjour à Londres.

Source : *La Presse*, Montréal, mercredi 1^{er} décembre 2010.

Marie-Josée Riendeau

La revue L'autre Parole est la publication de la Collective du même nom.

*Comité de rédaction: Denise Couture, Monique Dumais, Fanny Garber,
Monique Hamelin.*

*Travail d'édition: Christine Lemaire
Révision linguistique: Denise Couture, Monique Dumais, Monique Hamelin,
Christine Lemaire*

*Impression: Centre de copie BP Papillon
Abonnements: Marie-France Dozois
Envoi postal: L'équipe de Phobé*

*Abonnement de soutien: 25,00\$
à l'unité: 4,00\$*

L'autre Parole est en vente à La Librairie des Éditions Paulines, à Montréal.

On peut obtenir des exemplaires des numéros précédents en écrivant à L'autre Parole, à l'adresse indiquée ci-dessous.

*Adresse: C.P. 393, Succursale C, Montréal (Québec) H2L 4K3
Téléphone: (514) 522-2059
Courriel: L_autreparole@yahoo.ca*

Chèque ou mandat-poste à l'ordre de : L'autre Parole

*Pour nous joindre:
Nom: Carmina Tremblay
Téléphone: (514) 598-1833
Courriel: carmina@cooptel.ca*

Site internet: <http://www.lautreparole.org>